

# Musee des Beaux-arts Beaune

## **La Mansarde**

Hippolyte MICHAUD

(Beaune, 1823 – id., 1886)

1865

Huile sur toile

Photo J.C. Couval



Hippolyte Michaud est, avec Félix Ziem son contemporain, l'un des rares peintres beaunois à avoir dépassé le simple cadre d'une notoriété locale. Il a en effet exposé à plusieurs reprises de grandes compositions au Salon de Paris. En 1865, *La mansarde* est alors remarquée et appréciée.

Au même Salon, Manet expose l'Olympia, dans une atmosphère de scandale rarement atteint dans l'histoire des Salons parisiens. L'œuvre de Michaud est quant à elle reproduite dans un catalogue illustré par le caricaturiste Cham, preuve de son succès. Le tableau est acquis par le ministère de la Maison de l'empereur et des Beaux-arts en 1867 et déposé par le FNAC (Fonds National d'Art Contemporain) au musée de Beaune le 17 janvier 1868. Depuis, elle en est l'un des fleurons.

Le musée des Beaux-arts a la chance de conserver toute la genèse de cette œuvre majeure, avec en particulier des dessins et une correspondance. C'est tout d'abord un dessin au crayon et à la craie blanche sur papier bleu, dans un format vertical qui représente le premier projet du peintre. Dans une lettre à Nicolas Fétu, il écrit à ce sujet : « *J'ai voulu représenter dans ce rayon de soleil les grandes passions qui éclairent ou assombrissent la mansarde – la poésie – la douleur – l'amour – la gaieté bachique – la prière ou l'ardent désir – l'extase ou la quiétude – au chevet de la couche, un portrait de femme comme on rêve l'Egérie du lieu. C'est la mansarde de tout le monde : poète artiste ce qui est la même chose, savant...* »

Le projet quasi définitif est matérialisé par un grand fusain rehaussé de craie blanche au format horizontal. Il reste une source de renseignement pour mieux comprendre l'activité créatrice de Michaud. Présentant une mise au carreau, il a servi à la transposition de la composition monumentale sur la toile. Il s'agit d'un procédé technique usuel utilisé principalement pour les grands formats. L'œuvre y est très élaborée, en particulier au niveau de la pose des lumières grâce aux rehauts de craie blanche. Mais il subsiste quelques différences témoignant du désir de perfection de l'artiste. Des changements sont intervenus, ainsi le violoncelle dans l'angle à gauche a-t-il été supprimé. Ce dessin arrivé dans les collections du musée des Beaux-arts à une date inconnue, était resté jusque là dans l'atelier de Michaud, sans doute roulé. Il a fait depuis l'objet de deux restaurations, dont l'une consistant en un doublage papier et une mise sur châssis.

Le tableau final représente la mansarde occupée par l'artiste à Paris, à une époque manifestement difficile sur le plan matériel. Un rayon de soleil issu d'une lucarne située sur la gauche traverse de part en part la pièce en formant une grande diagonale lumineuse. C'est le sujet même de l'œuvre, là où convergent tous les regards. A l'intérieur de cette étroite bande colorée prennent naissance des figures allégoriques. C'est tout d'abord un jeune être asexué au corps sinueux presque féminin, qui brandit de la main droite des feuilles de laurier, synonymes de gloire. Sur le point de s'élancer à la suite des autres personnages, il semble flotter, contredisant les lois de la gravité. Puis vient un couple de très jeunes gens amoureusement enlacés. Les corps sont beaux et minces, d'une sensualité rare. Ils incarnent l'amour. Un putto les surplombe, vu en raccourci. Tenant de sa main droite une coupe de vin, symbole de l'amour charnel et du plaisir, il vient exalter l'ivresse des sens. Juste derrière lui, se profile un jeune personnage – ange ou génie ? – aux mains jointes, symbole d'espoir.

Tous ces personnages semblent happés par le rai de lumière aux couleurs bleu violet, un peu comme si l'artiste nous invitait à découvrir sa vision ou son rêve, au moment précis où il s'évanouit à l'instant du réveil. Puis, comme dans le célèbre conte de la marchande d'allumettes d'Andersen, lorsque la lumière se sera retirée, ils auront tous disparu, laissant le peintre aux prises avec la réalité monotone et implacable. Œuvre allégorique et métaphorique, elle frappe les esprits de l'époque dont le poète Théophile Gautier qui en fait un compte-rendu élogieux au Salon de 1865. L'artiste y maîtrise l'usage du clair-obscur et la science de l'anatomie acquis à l'école des Beaux-arts de Dijon. Une œuvre à forte résonance romantique dont le rendu reste académique.